

Renseignements.

LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 frs
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLAGE D'ARMES

Boîte 1114 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTREAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyée franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire, car le nombre des exemplaires est restreint.



MICHEL BIBAUD

M. BIBAUD (1)



Le nom remonte à la concession que Louis le Grand fit en 1664 à la Compagnie des Indes Occidentales des pays de la terre ferme de l'Amérique depuis la rivière des Amazones jusqu'à l'Orénoque, — les Antilles, l'Acadie, le Canada, Terre-neuve, en seigneurie, propriété et justice, avec pour armes " un écusson en champ d'azur semé de fleurs d'or sans nombre, deux sauvages pour support, et une couronne tréflée. " Un Bibaud se trouvait parmi les directeurs de cette compagnie suzeraine, et sa signature se lit sous deux actes imprimés dans les *Edits et ordonnances royaux* publiés en Canada en 1803 et 1854. — Michel Bibaud, premier historien canadien-français du Canada et restaurateur de la presse à Montréal, où il est mort le 3 août 1857, était né à la Côte-des-Neiges, près de cette ville, le 20 janvier 1782. Il entra au collège de St-Raphaël, ancien château Vaudrenil, aussi tard que 1800, M. Chicoisneau étant principal, et poursuivit ses études après l'incendie de cet établissement jusqu'à l'ouverture du nouveau collège sous M. Roque. Le grand juge O'Sullivan, le commandeur Viger, l'honorable Hughes Heney, les grands vicaires Viau, Demers, Cadieux, Mignault et St-Germain furent ses condisciples. Michel O'Sullivan lui disputait seul la première place. A peine eut-il terminé ses classes qu'il se livra à l'enseignement et aux lettres. Parmi ses élèves se trouvent les juges La Fontaine, Morin et Bruneau et les demoiselles de lord Selkirk. Après avoir contribué à la rédaction du *Spectateur*, établi en 1813, il fonda en 1815 ou 1816 *L'Aurore des Canadas* (un volume in-folio et deux volumes in-80). Vint ensuite le *Spectateur canadien*, au milieu de nos luttes politiques. La politique en fut modérée, comme il s'en vante lui-même dans sa poésie intitulée : *Étrennes du Spectateur canadien pour le ver janvier 1829*.

" The editor of the *Spectateur canadien*, disait le célèbre Jocelyn Waller, éditeur du *Canadian Spectator*, is not only a learned and able man, but a good natured and a complaisant man also. " Il avait cependant combattu l'union très fortement dans ses vers, et on lui donna un dîner public. Il publia ses poésies, qui sont le premier volume canadien du genre. Isidore Lebrun le mentionne honorablement dans le *Tableau statistique des deux Canadas* et le critique assez sévèrement dans la *Revue*

(1) Extrait du PANTHÉON CANADIEN par Maximilien Bibaud.

encyclopédique de Paris, tout en reconnaissant que des poètes de province en France, publient des recueils bien inférieurs à celui du poète canadien. L'auteur répondit dans le *Magasin du Bas-Canada* (2 tomes in-8vo), journal qui suivit la *Bibliothèque canadienne ou Miscellanées historiques scientifiques et littéraires*, en plusieurs volumes, belle collection nationale commencée en 1825, et qui est malheureusement devenue très rare. Après le *Magasin*, qui diffère peu de la *Bibliothèque*, si ce n'est en ce qu'il est plus européen, vint l'*Observateur canadien*, en trois volumes, œuvre moins littéraire. Michel Bilaud travailla depuis à la *Minerve*, puis à l'*Ami du peuple*; mais il ne fut plus propriétaire d'aucune feuille jusqu'à l'année 1842, qu'il publia l'*Encyclopédie canadienne*, en un volume. L'*Abeille*, qui lui est souvent attribuée; est de Mézière. Le premier jet de son *Histoire du Canada* avait paru dans la *Bibliothèque*. La domination française parut en volume en 1837, puis une seconde édition en 1844, suivie du premier volume de la domination anglaise. Il fut nommé magistrat durant les troubles politiques. MM. Vattemare et de Puibusque le visitèrent. La traduction du *Journal d'agriculture* et des rapports de la commission géologique occupèrent ses dernières années. Il avait conçu, au collège, du goût pour les sciences exactes, comme on peut en juger par sa poésie consacrée aux *Savants de la Grèce* et son *Arithmétique vulgaire, marchande, scientifique et curieuse*, publiée en 1816. La traduction des rapports géologiques, qui lui fait le plus grand honneur, l'obligea de devenir l'élève de sir W. Logan, et il s'enthousiasma de l'étude de la géologie et de la minéralogie. Celle de la langue grecque ne lui plaisait pas moins quoiqu'il en eût vu très peu de chose au collège. Le plus agréable de ses ouvrages littéraires est le *Voyage de Franchère*, dont la rédaction lui est due. Il a été dernièrement traduit en anglais. Ses fils ont fondé, l'un, l'École de médecine, et l'autre l'École de droit et l'Institut polytechnique, dont il fut aussi un des premiers membres honoraires dans les classes des sciences et des lettres. Il avait eu la douleur de perdre en 1839, Charles Edmond son dernier fils, qui, à 13 ans, possédait l'histoire, était plein d'Homère, de Fénelon, de La Fontaine et de Fenimore Cooper, et commençait à versifier avec une facilité remarquable. On trouve de courtes notices de cet auteur dans le *Journal de l'Instruction publique* de Paris et dans le *Dictionnaire bibliographique et critique* d'Alibone, de Philadelphie, et sa famille conserve un bon portrait de lui.

MON GROS CHAGRIN

J'ai sur le cœur un gros chagrin,
Dont je veux tout bas vous instruire . . .
Mademoiselle, écoutez bien ;
Entre nous on peut se le dire . . .
J'ai sur le cœur un gros chagrin.

Il me suit depuis ce beau soir,
Sans que je puisse m'en défaire,
Où nous étions venus vous voir,
Au vieux château de votre père . . .
Il me suit depuis ce beau soir . . .

Vous souvenez-vous, dites-moi,
De cette valse tant exquise,
Où nous tremblions tous deux d'éiroi,
Dans cet éniivrement qui grise,
Vous souvenez-vous, dites-moi ? . . .

Vous aviez peut-être quinze ans,
Et moi j'en avais vingt, à peine.
Oh ! vos longs cheveux noirs flottants,
Oh ! le parfum de votre haleine ! . . .
Vous aviez peut-être quinze ans . . .

Je vous parlais tout bas, je crois,
Dans l'abandon de la musique,
De l'odeur exquise des bois,
Et de votre rire angélique,
Je vous parlais tout bas, je crois . . .

Et puis, je vous reconduisis,
Lorsque la valse fut finie,
A votre place et je vous dis
Un mot de tendresse infinie,
Et puis, je vous reconduisis . . .

Et c'est là tout mon gros chagrin,
Que je garde, mademoiselle,
En mon cœur, — précieux écriin,
Doux gage d'amour éternelle,
Et c'est là tout mon gros chagrin !

UN TYPE DE FILLE



VOULEZ-VOUS connaître, amis lecteurs, et charmantes lectrices, un type essentiellement moderne ?

Oui, n'est-ce pas, car depuis quand la légitime curiosité est-elle bannie des foyers les plus chrétiens ?

Je vous présente, donc, une demoiselle à la taille moulée par un corset métallique, et à la robe élégante parant celle qui la porte.

Un front bas, signifiant *quelque chose*, de gros yeux pas du tout expressifs, une bouche hors de mode, des joues demandant le plus poli des vernis, et un nez, un nez..... surtout ! de vieille fille.

Quant aux oreilles, je ferai sur elles le silence le plus complet, le moindre bruit les empêcherait de guérir.

Voilà, chers amis, quelques mots sur le physique de mon intéressante *belle* fille.

Passons, maintenant, aux choses plus sérieuses, et décrivons à la hâte ce que son moral a de plus frappant.

Je suis sûr que vous ne vous attendez pas à ce que je vous découvre un écrin rempli de perles fines et précieuses ?

Oh ! ça non, par exemple !

Soyez moins exigeants.

Mais, si vous voulez voir les transports d'allégresse qui trémoussent cette jeunesse lorsqu'elle revient des petits théâtres de bas-étage ; si vous désirez connaître, un peu, les habitudes de mon type, revers de la médaille *Beauté* ; lon, là, acceptez, j'y suis.

Les bals, les théâtres et toutes les choses mondaines ont pour elle mille attraits.

Mais le travail et la reconnaissance sont deux inconnus pour notre *jeunesse*.

Puis, il suffit de demander à mademoiselle Herminie de faire une chose pour qu'elle fasse juste le contraire.

Contredire, et toujours contredire est son occupation quotidienne.

Elle aime à se parer du linge des autres, elle se trouve adorable lorsqu'elle est vêtue d'une robe qui ne lui appartient pas !

Elle ne sait plus où donner la tête pour se choisir une toilette qui puisse lui faire trouver un mari ! hélas !

Si sa sœur a une bouteille de parfum, elle lui en vole les trois quarts et baptise le reste avec de l'eau du robinet.

Cependant, sa commode contient plusieurs de ces bouteilles, en réserve.

Elle pense à l'*avenir* !

Là, là, là ! c'est qu'elle a vraiment besoin de parfums, la *belle* !

Ses paroles mielleuses ne sont plus écoutées par l'aimable *Cupidon*.

Ses présents servent à orner la chambre d'un papillon pas *du tout* gentil.

C'est à peine si ce godelureau lui lance par ci, par là, quelques œillades plus menteuses qu'assassines.

A la maison, elle se vante de tout faire, mais ne sait rien faire, à part de sa traditionnelle moue.

Déjà, à force de ne rien trouver d'assez beau, et d'assez chic, elle a entrevue une *coiffeuse* très-renommée, dont le nom terrible s'écrit comme suit *S-a-i-n-t-e* — *C-a-t-h-e-r-i-n-e* !

Mais quelle frayeur ne ressent pas la *fleur* dont nous parlons, lorsque sa future coiffeuse lui montre le *brillant* bonnet que l'*avenir* lui réserve.

O tempora o mores. ! — O temps. ô mœurs ! — qu'êtes-vous devenus jours heureux d'autrefois, ou une fille aimant le bal, le théâtre et le parfum, *en quantité*, trouvait si *facilement* un époux digne de ses *gouts* ?

Vous êtes donc sourde, cruelle destinée ?

Mais, rien ne répond à ces appels désespérés ; un morne et profond silence règne en tous lieux !

Mademoiselle Herminie devrait savoir qu'on a souvent vu des personnes au physique repoussant s'attirer les plus vives affections par l'amabilité de leur caractère.

Mais fera-t-elle jaillir des étincelles d'or d'un morceau de charbon ?

La femme a été faite pour aimer, et non pour être un obstacle à l'amour.

AVILA VERSAN.



LA MUSE FRANÇAISE

(Suite et fin)



L'ENCONTRE de la plupart des jeunes poètes français de la génération actuelle, M. de la Morinerie n'est pas un érotique. Ce n'est qu'incidemment qu'il laisse broder sa plume sur ce thème si délicat, l'amour ; mais lorsqu'il s'en mêle il s'en tire de la plus aimable façon. Témoin ce sonnet exquis, *Prière* :

Que ton cœur réponde à mes doux accents !
Avril, gai lutin, nous sourit ; mignonne,
Regarde : ô tes pieds le soleil rayonne,
Et l'herbe s'emplit de sucs nourissants.

L'air répète au loin mille bruits perçants,
Au-dessus des fleurs, l'insecte bourdonne,
L'oiseau qui, joyeux, au vent s'abandonne
Picote déjà les bourgeons naissants.

Je souffre. Il me faut toute ta tendresse.
Mon âme, sais-tu, déborde d'ivresse ;
L'amour la tourmente, elle est aux abois.

Partons sans tarder ; la forêt s'éveille.
Assis tous les deux sur le banc de bois,
Nous déjeunerons là-bas sous la treille.

Montrez-moi maintenant la jouvencelle capable de résister à des accents aussi sincèrement émus. Le froid lecteur lui-même n'y est pas insensible et l'amoureux qui se voit si bien interprété en frissonne d'aise. Merci, poète.

Sur un aussi charmant sujet je ne saurais m'en tenir là. Le lecteur me saura gré, sans doute, de lui donner encore à savourer une aussi fine page d'amour. Celle-ci, je la prends à la fin d'un petit poème portant lui-même le nom de *Fin d'idylle*. Il commence par un narratif aussi touchant que ceci :

C'était le dernier soir que j'étais auprès d'elle ;
Elle ne disait rien mais pensait comme moi.
Le même amour, tous deux, nous couvrait de son aile ;
Son cœur gardait mon cœur, ma foi gardait sa foi . . .
C'était le dernier soir que j'étais auprès d'elle ;
Elle ne disait rien, mais pensait comme moi.

Puis il finit, le gentil petit poème, par une évocation vibrante. et c'est la page que j'ai voulu citer. Le poète se ressouvient du " dernier soir qu'il passait auprès d'elle " ; éloigné à cette heure, il rappelle son amie. Prêtons l'oreille à ce cri de son cœur !

REVIENS

Ange blonde et rose, ombre que j'adore
Et que je voudrais revoir chaque jour,
Reviens sous mon toit t'abriter encore
Et bercer d'espoir mon cœur plein d'amour.

Le grillon gémit de ta longue absence,
Le foyer sans flamme est triste et désert,
L'été disparaît, l'automne commence . . .
Serai-je donc seul quand viendra l'hiver ?

Je t'attends. Reviens ! Une ardente fièvre
Brûle sans répit mon front soucieux.
Pour mettre un baiser il me faut ta lèvre
Et pour me mirer l'azur de tes yeux.

Eternellement liés pour la vie,
Nous pourrons braver le mauvais destin ;
Vivant l'un pour l'autre et sans nulle envie,
Rien ne ternira notre amour sans fin.

Puis, lorsque, plus tard, viendra à vieillesse,
Les rides au front, le cœur jeune encor,
Nous nous souviendrons avec allégresse
Des beaux jours passés de notre âge d'or.

Et quand je serai sous la froide terre,
Au pied ombragé d'un cyprès en pleurs,
Tu viendras le soir prier solitaire
Et sur mon tombeau répandre des fleurs,

Quelque stoïque et modéré qu'il fût en amour, de " France-Algérie " a eu des déceptions ; c'est dans l'ordre des choses établi. Heureux est-il,

avec une âme aussi sensible, de n'en avoir pas plus profondément ressenti la douleur ! C'est là que brille surtout son caractère sage et pondéré. Une seule fois, dans tout son livre, il accorde sa lyre sur la note de la plainte, et encore avec quelle dignité ! Je sens le besoin de citer cette pièce complète : elle suinte d'énergie, de force d'âme. C'est un modèle que suivraient avec profit tant de jeunes rimeurs dont les premiers essais poétiques ne sont qu'une sempiternelle plainte sur de précoces flammes éteintes en naissant :

DÉCEPTION

J'aimais et je croyais pouvoir être aimé d'elle ;
L'amour avait fleuri, par hasard, dans mon cœur,
Et mon être, inondé d'une sève nouvelle,
Puisait, à cette source, une nouvelle ardeur.

J'aimais. Durant les nuits, voluptueuse image,
Je la voyais. Son souffle enivrait mon sommeil ;
Ma lèvre, de baisers, caressait son visage.
La vision durait ainsi jusqu'au réveil.

J'aimais, mais seul j'aimais ! Rien au fond de son âme ?
Quand ses yeux sur les miens venaient à s'égarer,
J'y cherchais vainement quelque rayon de flamme,
Indice précieux qui me fit espérer.

Front haut, visage hardi, froide, jamais émue,
Port énergique et ferme, indifférente au mal,
On eût dit, à la voir, une belle statue.
De Rude ou de Pradier, sans élément vital.

J'ai fait, pour l'animer, tout ce que l'on peut faire.
Pour réchauffer ce corps, privé de sentiment,
J'eusse, en vrai Prométhée, ardent et téméraire,
Pris quelque éclat divin dans le bleu firmament.

Lorsque de la douleur j'eus senti l'atteinte,
J'ai souffert, puis enfin, j'ai laissé s'endormir
Pour toujours dans l'oubli mon espérance éteinte,
Arrosant de mes pleurs son dernier souvenir.

L'homme qui, avec une âme et un cœur de poète, peut subir sans se révolter plus que cela les nécessités de la vie, qui, lorsqu'elle souffre, cette âme, lorsqu'il saigne, ce cœur, accepte sans discuter les consolations de la foi en disant : Dieu le veut ! cet homme-là, dis-je méritait bien le bonheur d'un amour comme celui qu'il nous a chanté tout-à-l'heure, et combien

d'autres, au nombre desquels je voudrais me mettre, si j'osais, ont appris par une heureuse expérience que pour une passion folle sacrifiée sans faiblesse, Dieu donne souvent, sinon toujours, un amour sincère, une liaison forte, source du vrai bonheur !

Ainsi donc, poètes de vingt ans, n'allons plus profaner la lyre par des lamentations intempestives sur ce vieux thème inconvenant. Haut les cœurs ! La nouvelle école soit celle des croyants et des forts, selon l'exemple donné par M. de la Morinerie. Maître, je vous salue !

On est philosophe ou on ne l'est pas, et il l'est bien réellement le jeune poète qui nous dit, en quelques vers, pourquoi son âme est forte ainsi et son cœur plein d'espoir. Il croit, c'est toute sa philosophie. Laisse au ciel s'envoler ta pensée — le remède est là-haut. " Plutôt voyons là en entier cette courte mais belle pièce, intitulée " Si. "

Si la fatalité t'empoigne à ta naissance,
Si ton être à jamais frappé par la douleur,
Après avoir lutté, jugeant son impuissance
S'affaisse sous le poids de l'ennemi vainqueur ;

Si cet accablement redouble ta souffrance,
Si du mal tu ne peux sonder la profondeur,
Si tu te crois perdu, si la désespérance
Comme un fantôme noir se dresse dans ton cœur,

Chasse-la ! Laisse au ciel s'envoler ta pensée
Plus elle montera, plus ton âme oppressée
Sentira sur sa plaie un doux soulagement.

Le remède est là-haut. Le mal reste sur terre ;
Il ne la suivra point dans la céleste sphère,
Car il n'est pas pour lui de place au firmament.

Avec des sentiments aussi chrétiens, on ne peut qu'avoir une âme bien trempée, et avec une âme forte, ainsi portée vers le bon, le juste et le beau on ne peut que faire son bonheur en tout et partout.

Ce don de chrétienne philosophie, M. de la Morinerie ne le confine pas aux choses spéculatives. On va le voir le réduisant dans la pratique et rentrant en lui-même pour se dire et dire à ceux qui l'écoutent chanter les vanités de la vie où l'on ne songe jamais à la mort. Il pose en tête de cette pièce, comme une enseigne, le titre fulgurant : *Pourquoi ?* — Ja voici :

Pourquoi nous adonner pendant notre jeunesse
Aux plaisirs, rechercher les femmes et l'amour,
Lorsqu'il ne reste seul, d'une brûlante ivresse,
Qu'un passé sans retour ?

Pourquoi, satisfaisant l'orgueil qui nous consume,
Courbons-nous anxieux le front pour arriver !
Aux places, aux honneurs, lorsque d'un trait de plume.
On peut nous en priver ?

Pourquoi malgré les maux aimons-nous tant la vie,
Et nous complaisons-nous même dans la douleur ?
Pourquoi quand nous savons l'espérance ravie !
Croire encore dans le cœur ?

Pourquoi nous attacher aux choses de ce monde,
Darder tous nos regards sur l'or avidement.
Puisque la mort nous prend tout en une seconde !
Irrévocablement ?

Combien y en a-t-il de ceux qui se croient poètes et dont la muse est assez sage pour s'arrêter quelquefois devant ces grandes questions des fins dernières ? A mon sens c'est un nouveau cachet de grandeur. La poésie après tout, n'est bien de sa nature qu'en autant qu'elle rapproche l'homme de Dieu, éternel principe de toute harmonie. Or, ce n'est pas à ramollir aux enivremens du monde, exclusivement, et à ses futilités d'un jour, les cordes vibrantes de son luth que le barde inspiré peut arriver d'en tirer des sons que répercutent les échos célestes, pour tenir fixés sur son créateur les yeux de la créature. Voilà pourquoi je dis que ce poète là est poète entre tous, dont la lyre est toujours prête à accompagner, sous toutes ses formes, le concert de louanges qui, sans cesse, de la terre doit s'élever vers le ciel. De tous les sujets qu'il traite celui là saura tirer, par les rapprochemens ou par les contrastes, la gloire du vrai Dieu, ce qu'en tout et partout il se propose à lui-même et entend proposer à ses auditeurs.

Là-dessus je fais mes compliments à M. de la Morinerie, et quittant la philosophie, je vais plus loin le saluer poète dans l'idylle. Pas autrement que notre compatriote, M. Lorrain, le jeune poète français, en ce genre délicat a cueilli des lauriers. Tout à l'heure j'ai cité *Fin d'idylle* qui figurerait avec avantage dans cette série nouvelle. *Magda et Roméo* est une autre perle du genre. J'aurais voulu la montrer toute, mais déjà j'ai été si long, que forcément il faut que je me borne à en extraire quelques vers. Voyons d'abord la description de Nice en carnaval : cela veut être lu complètement.

La ville était en fête. Accrochés dans les rues,
Aux balcons, les drapeaux balançant leurs couleurs ;
Des masses circulaient, de toutes parts accrues ;
Le sol disparaissait sous des gerbes de fleurs.
Le ciel dans son azur n'ait pas un nuage,

Le soleil se jouait sur les flots de la mer.
Et ses traits lumineux inondaient le rivage !
Pendant qu'un vent léger venait rafraîchir l'air.
O quel beau jour pour Nice avec sa Promenade
Des Anglais, exhalant un parfum de printemps,
Ses hôtels décorés avançant leur façade
Où se détachait un collier de fleurs des champs.
Quand le canon du fort fit trembler la colline,
Roses, camélias, violettes, mugnets,
Boutons à peine ouverts d'œillets et d'aubépine
Faillirent de partout en innombrables jets.
A voir ces mille fleurs aux pétales si frêles
Se croiser dans l'espace au-dessus des landaux.
On eût dit des volants, des bandes d'hirondelles
Se poursuivant, l'été, sur la nappe des eaux.

Charmant comme description, n'est-ce pas ? C'est le cadre. Voici le tableau qui commence à se dessiner : voyez.

Lui n'avait que vingt ans, il croyait au bonheur,
Elle, en avait dix-sept ; elle était brune et belle.
Deux grands yeux noirs, brillants, où reflétait son cœur.
Vous faisaient tressaillir quand ils lançaient leur flamme
Magda... c'était son nom, il l'avait su bientôt..
Comme il le répétait dans le fond de son âme !
Lui s'était fait par elle appeler Roméo.

Ci suit un petit roman d'amour, bien joli, avec son réveil, trop fréquent de désillusions. Un soir que le galant attend, en vain, sa frivole envolée, le poète l'en avertit charitablement.

Tu peux, ô Roméo ! l'attendre ton amante..
Elle ne viendra pas au lieu du rendez-vous.
Son cœur n'est plus à toi, car elle est inconstante.
Ali ! si tu la voyais, que tu serais jaloux !..

Pris de désespoir, le malheureux Roméo qui n'est pas chrétien du tout — c'est le côté faible de l'épisode — se résout au suicide. Pouvres cœurs, tristes âmes que l'amour, mal conquis, entraîne à de telles lâcheté, à une aussi affreuse destinée !

L'Idylle qui s'annonçait sous les plus riantes couleurs finit bien tristement.

Magda, sur un vapeur, voguait vers l'Angleterre
Tourne-toi vers la France et regarde un moment,
Magda, vois ce cercueil qu'on recouvre de terre,
Il contient pour toujours ton malheureux amant !

A cet idylle à la note triste l'élegie se rattache de bien près. Aussi M. de la Morinerie l'a-t-il essayée. Elle lui a inspiré de très beaux vers et bien touchants dans une pièce à laquelle nous allons en emprunter quelques-uns.

Elle est morte loin de chez elle,
Loin du logis qu'elle aimait tant,
Alors qu'une sève nouvelle
Sortait de son cœur palpitant.

Après avoir dit le retour du cercueil de la pauvre décédée, qui avait ordonné qu'on ramenât sa dépouille mortelle au foyer, vers ses enfants, vers tous les siens, le poète, dans sa douleur, décrit une chapelle ardente, grandiose que devra lui préparer la nature pour la dernière veille.

Lorsque le soir sur la nature
Etendra ses voiles furtifs,
Le vent, glissant dans la ramure,
Unira ses accents plaintifs
Aux chœurs des célestes phalanges
Qui voltigeront dans les airs
Répandant partout les louanges
Don créateur de l'univers ;
Autour, les étoiles sans nombre
Mélèront leurs douces clartés
Aux lucurs tremblantes dans l'ombre
Des candélabres argentés.
Avant d'aller au cimetière,
Jusqu'au lever du jour vermeil,
Elle aura, dans la nuit entière,
Dormant de l'éternel sommeil,
Fin ici-bas de toutes choses,
Pour gardien un ange de Dieu,
Pour rideaux des gerbes de roses,
Et pour plafond de grand ciel bleu.

Voilà qui n'est pas mal dit du tout, il me semble. S'il y a plus de mouvement, plus de vive impression de douleur dans l'élegie de M. Lorrain, celle-ci porte encore un rare cachet de tristesse profonde et le jeune poète a trouvé le moyen de faire gémir sa lyre avec presque autant de bonheur qu'il sait la faire chanter.

Revenons, pour finir, à un genre plus gai et comme citation dernière offrons un rondeau de la facture du jeune maître. Le volume de M. de la Morinerie, parsemé de sonnets à profusion, ne contient pourtant qu'un seul et unique rondeau. Mais comme il est gentil et palpitant ! Cela s'intitule

Comme au mois de mai, et a été offert en hommage à André Theuriot. Pareil petit bijou valait la peine d'être bien accueilli par le grand ciseleur de rimes champêtres et fraîches, et cela est arrivé. Goutez bien ces vers frissonnants de musique, comme un gazouillis de ruisseau ou bien un trille de fauvette.

L'hiver est souffrant, janvier a sommeil.
Sur un réseau d'or dans le ciel superbe
glisse, astre de pourpre, un joyeux soleil
Le limaçon court dans les touffes d'herbe
Comme au mois de mai.

L'arbuste revêt sa nouvelle pousse,
Et par-ci, par-là, sortent des buissons,
Concert printanier, de fraîches chaussons,
Les sentiers des bois sont couverts de mousse
Comme au mois de mai.

Le feu s'est éteint dans lâtre, à l'automne,
La pincette froide est au coin du mur,
La croisée ouverte aspire l'air pur
Et le cœur bien chaud aime et s'abandonne
Comme au mois de mai.

Ne jugez-vous pas lecteurs que ce soit là une perle digne de composer le dernier fleuron à la couronne poétique que l'on voudrait mettre au front du jeune et aimable poète, lorsque, charmés, on referme son livre ?

IV

Ici finit la tâche que je m'étais imposée comme un devoir de gratitude et de justice. J'ai voulu révéler au public du RECUEIL LITTÉRAIRE, déjà assez nombreux et trié sur le volet, deux ouvrages en tous points dignes de ses sympathies. Pour bien faire connaître *Les fleurs poétiques* de même que " France-Algérie, je n'ai pas vu de meilleure manière que d'en reproduire quelques pages, peut-être pas les plus belles, mais entre les meilleures, certainement.

Dans " France-Algérie " surtout j'ai multiplié les emprunts, bien moins parce que les divers pièces, courtes et rapides, sont faciles à rapporter, que pour dédommager mes lecteurs à qui il ne serait peut-être pas facile de se procurer cet intéressant ouvrage. Il ne se rencontre guère en librairie canadienne. De la sorte, ils pourront se consoler de ne pouvoir parcourir le volume entier en songeant qu'ils en ont eu sous les yeux d'abondants extraits. Si bien qu'ils ont pu connaître et apprécier suivant son mérite M. de la Morinerie. Aussi je me flatte, s'ils n'ont pas manqué de

le prendre en haute estime comme je le tiens moi-même, que bon nombre d'entre eux ne voudront pas se priver de savourer son prochain volume de vers que nous annonce, pour bientôt un éditeur parisien.

Quant aux *Fleurs poétiques* tout en leur empruntant aussi, largement, j'ai voulu me montrer plus discret. C'est un aperçu seulement que j'ai donné des beautés qui s'y trouvent, en bien plus grand nombre. Puissé-je avoir contribué tant soit peu à piquer la curiosité de mes lecteurs à propos de ce digne ouvrage, à déterminer leur encouragement généreux envers un des nôtres, littérateur volontaire, et qui a très bien fait. Voilà pourquoi j'ai laissé dans l'ombre quantité des surprises poétiques de ce volume, comptant bien que plusieurs sauront les y aller chercher.

A présent, me demanderait-on, de faire un parallèle entre les deux poètes que je viens d'apprécier, je ne voudrais ni n'oserais le tenter. J'ai dit dès au début, le genre de ce travail : c'est une citation suivie, avec quelques réflexions incidentes tout au plus : la critique n'a presque rien à y faire. Et puis, celle que j'essaierais profiterait-elle aux intéressés ? Bien peu, que je sache.

Les rapprochements entre ces deux fils de la *Muse française* n'étant pas bien faciles, sous certains rapports, je me bornerai donc à un seul.

L'auteur de " France-Algérie " qui fait son métier des lettres, quoique plus jeune dans la carrière, promet davantage peut-être que celui des *Fleurs poétiques*, en ce sens que son œuvre montre mieux ce vernis littéraire qui est le propre des gens du métier. Mais pour pallier ce léger désavantage notre compatriote, lui, a le mérite, je le répète de pratiquer la chose en amateur, après avoir consacré son temps et ses labeurs à des occupations d'une tout autre nature. Chacun dira que, pour un volontaire il ne combat pas mal avec cette arme délicate et oubliée, la plume.

D'un autre côté, du reste, le poète français montre aussi des défauts de forme que le poète canadien a su éviter. Nous, en effet, classiques à tous crins, nous sommes toujours prêts à prendre pour des faiblesses, d'après les enseignements de l'antique Boileau, les enjambements trop fréquents dans les vers, tels qu'on les pratiqués dans la versification de M. de la voit Morinerie. Fidèle interprète du sentiment qui domine ici, à cet égard, M. Lorrain, s'est abstenu soigneusement de cette licence, et ma foi, je ne puis m'empêcher de lui en donner tout le mérite.

Néanmoins, il faut faire la part des circonstances. Tandis que nous nous faisons un devoir et une gloire de suivre les vieux sentiers battus, toujours les plus sûrs, une école de novateurs grandit et s'affirme là-bas, en France, où l'on donnera toujours le ton dans les arts de l'esprit. Or

l'enjambement dans la versification est un des articles principaux de son programme.

Ceci posé, avouons-le, il est difficile d'être un novateur d'une façon plus charmante, moins osée et plus acceptable que ne l'est M. de la Morinerie.

Somme toute, je conclus que l'un et l'autre poète ont leur mérite, commun ou personnel, mais indiscutable. Ne voulant pas entreprendre de leur trouver plus de défauts, je puis, du moins, avant de terminer, leur offrir encore mes compliments et les remerciements des lecteurs que j'ai pu intéresser, peut-être, à même leurs ouvrages attrayants.

JULES SAINT-ELME.



CHRISTOPHE COLOMB

Des innombrables écrits publiés au sujet du grand navigateur, il ressort que : 1^o le lieu de sa naissance n'est pas connu ; 2^o les terres de l'Amérique du sud étaient fréquentées par les Dieppois durant la jeunesse de Colomb ; 3^o Le portrait authentique de Colomb a vainement été cherché ; 4^o Vespuce n'a jamais prétendu avoir découvert l'Amérique ; ses lettres ne mentionnent que certaines côtes visitées par lui en 1503, alors que Colomb naviguait aussi dans ces parages ; 5^o Les lettres de Vespuce portent pour nom de baptême " Louis " ; on ne connaît en Europe aucun peuple qui se serve des mots " Omeric, Amerigo, " comme noms de baptême ; 6^o Colomb est mort croyant avoir découvert des îles avoisinant la Chine ou les Indes ; il répète souvent dans ses écrits qu'il a trouvé les Indes par le chemin de l'ouest.

La notice signée : F. X. de Feller, dans le RECUEIL LITTÉRAIRE du 10 août, est incorrecte, presque à chaque ligne.

La lettre de " Louis " Vespuce qui raconte son voyage de 1503 eût six ou sept éditions avant 1508, et tout-à-coup les éditions 9, 10, 11, etc., portent le nom d' " Améric " au lieu de Louis. Ce mystère a occupé nombre de savants, sans résultat définitif. Nous savons que Vespuce était de telle et telle famille ; qu'il exerçait tel état — mais pas d'*Omérie* dans tout cela !

Colomb mourut en 1506, Vespuce en 1516, tous deux persuadés que " les îles " qu'ils avaient visitées étaient le commencement des îles des Indes.

Magellan partit en 1519, prolongea les côtes depuis le Brésil jusqu'au détroit situé entre la terre ferme et la terre de Feu, tourna à l'ouest et pavillons flottants, tambours battants, au bruit du canon et des exclamations enthousiastes de ses équipages, il entra à pleines voiles dans les splendeurs de la mer du Sud. Le Pacifique était découvert ; on savait que " les terres nouvelles " forment un continent et que le globe est un tiers plus gros que ne le faisaient les calculs de Colomb.

La route de l'ouest, ouverte par Colomb dans l'espoir d'atteindre les Indes plus commodément que celle du cap de Bonne-Espérance trouvée par Vasco de Gama, produisit, par la suite la découverte des deux continents américains, et voilà toute l'histoire.

Colomb a révélé aux marins la possibilité de naviguer sur la *Mer Ténébreuse*, ainsi que l'on appelait alors l'Océan Atlantique.

Mais Oméric ! Amérique ! j'ai devant moi un gros volume qui cherche à expliquer ce mot... et la lumière ne vient pas !

BENJAMIN SULTE

SI LOIN, HELAS !

Ah ! mes chers compatriotes, voilà cette pauvre Marie Laure *bien loin, hélas !* La séparation est une torture, en vérité, et si tout ici fait naître la joie, les sourires viennent se noyer dans les larmes au souvenir de la patrie et de ceux qui nous sont chers.

Magnolia sur les bords de l'océan est un endroit champêtre, poétique au possible. La mer y forme de jolies baies dont les plages sont de sable fin. La verdure ne le cède en rien aux tons variés de nos herbes. Il y a des roses à voison. Et ces bons américains, qui aiment la nature dans toute sa sauvagerie, sont fort jaloux de ces fleurs. Si vous venez ici et qu'il vous prenne fantaisie d'effeuiller la marguerite, que ce ne soit pas sur un terrain privé, s'il vous plaît ?

Les vagues sont parfois d'une prodigieuse hauteur et nous bersent gentiment lorsqu'elles ne sont pas en furie. C'est un délire ! !.....

Je passe la saison dans une admirable famille américaine ; aussi ne puis-je que très favorablement juger les américains. Voici quelques traits caractéristiques.

Ces braves gens ont une humeur égale, toujours gaie. La vie est courte, semblent-ils dire, profitons-en. Rien n'est épargné pour le confort, le soin de la santé, l'amusement des enfants et, en somme, le développement physique et moral de ces chers mignons. A seize ans, les jeunes filles sont des femmes dans toute l'acception du mot ; ce qui n'est pas peu dire.

Le type américain perfectionné a de la santé, de l'intelligence, un caractère pratique et indépendant, parle plusieurs langues et surtout, oh ! surtout il parle le français.

Et à ce sujet, j'ai bien des confidences à vous faire. La plupart des Canadiens qui émigrent aux États-Unis sont des campagnards ignorants. Après avoir vécu simplement et chrétiennement dans notre cher Canada, ils deviennent ici très relâchés dans leurs mœurs. Ils ne parlent plus même leur mauvais français. C'est un détestable mélange de français et d'anglais. Et voilà le malheur ! On nous juge tous d'après eux. En a-t-on de ces préjugés à notre sujet ! !.....

L'instruction qui est très puisée, très en honneur ici, permet aux français de se faire une carrière de l'enseignement et il faut que les instituteurs soient des parisiens. Je sais qu'il y a des Canadiennes-Françaises, parfaitement instruites et bien élevées, qui sont considérées ici comme parisiennes et qui n'ont pas le courage d'avouer leur nationalité, tant nos paysans donnent de nous une mauvaise opinion. Et j'appelle ça, moi, *lache*

té. Qui nous fera connaître si ceux qui peuvent le faire s'y refusent ? Eh ! bien, *Etiam ei omnes, ego non*, je nous dépendrai, s'il le faut, et l'on verra qui restera sur le carreau.

Ceci devrait être une leçon. Nous devrions soigner notre langage, ne pas laisser les anglicismes nous envahir. Un canadien qui parle bien sa langue, la perle d'une manière plus classique que le parisien. Il a d'abord une prononciation très accentuée, il ne supprime pas les -R- et ne gresseye pas. Il emploie -l'é- ouvert et non pas continuellement -l'é- etc, etc.

On devrait faire une guerre ouverte au mauvais français. A Québec surtout où la société est si amicale, où toutes les personnes bien nées se connaissent, il devrait s'ouvrir un hôtel de Rambouillet. On aurait soin cependant de ne pas dégénérer comme le fit cette illustre maison, après la disparition de ses principaux membres.

Je prends un plaisir énorme à dire que je suis canadienne et je m'amuse de voir les gens refouler leur étonnement.

Ces américains trouvent étrange que nous voulions apprendre l'anglais : " Notre langue est si jolie ", disent-ils. Et c'est précisément parce qu'eux-mêmes ne veulent pas perdre une occasion d'apprendre cette langue.

Je me fais l'effet d'une petite bête rare au milieu d'eux, je me regarde comme une merveille. Redoutez pour moi le sort de cette pauvre grenouille.

Cela n'empêche que je pleure parfois

Tout homme a dans son cœur ces trois mots écrits en caractère indélébiles : Dieu, Foyer, Patrie. Je mets tristement un voile sur les deux derniers. Et comme Dieu est tout un monde, je m'en ferai désormais un Foyer et une Patrie.

MARIE LAURE

L'AMOUR DE JACQUES

IV



La diligence dévale le long du coteau.

Il a plu, et l'air est frais. Il monte, de la route, cette odeur de poussière mouillée, si forte et si voluptueuse. Les chevaux, sentant l'écurie, mettent leurs grelots en branle, galopent avec de l'écume aux naseaux, se flairent, ont l'air de se parler à voix basse, — et, de borne en tas de planches, de petite rivière en haie toute mouillée, toute couverte d'églantines effeuillées par l'eau du ciel et le grand vent, Jacquessent

venir son village.

Un coude brusque ; le village apparaît.

Le conducteur, bonhomme, vient de rallumer sa pipe. Il a conté à Jacques, tout le temps, ses souvenirs de Tunisie et du Tonkin, de Tunisie surtout, où il ne rencontra pas de Kroumirs, mais beaucoup de vermine, et, comme il dit avec la moustache retroussée de dégoût, “ pas mal de sales gens ! ” De temps en temps, il s'interrompt pour serrer les freins, car la descente est rude, et la route glisse un peu, après ces averses de mai. A l'intérieur de la voiture, par derrière, des bonnes femmes jacassent, un enfant pleure.

Mais Jacques n'écoute pas ces choses. Son village approche, tout petit encore, grandi à chaque tour de roue. Sans doute la mère l'attend, là, bien avant la place, au coin de la première ruelle, près du tas de fumier. Et le conducteur, qui essaie de reprendre la conversation interrompue, a beau lâcher une plaisanterie sur les *particulières* voilées du Kel, Jacques ne sait pas du tout ce que dit le conducteur.

La pente s'adoucit, les chevaux reprennent leur allure : les premières maisons ne sont pas loin. En croisant la diligence, des paysans saluent ; ils se rangent le long de la haie, au pied des prunelliers tout humides, qui secouent et font tomber leurs gouttes. Et, à l'horizon, par delà le clocher menu, les gros toits verdâtres, plus loin que le petit renflement de gazon qui entoure la forge, apparaît et s'allonge, sans une ondulation ni une coupure, la ligne bleu de la forêt.

“ Hue donc ! Hue donc ! ”

Lassé de son monologue, le conducteur se rattrape sur les bêtes ; le fouet claque comme une fanfare.

Dans la patache, le jacasement des femmes s'est tu : on se prépare à l'arrivée.

Les maisons sont tout près, maintenant. Sous un rayon subit, étincelle, toute d'or, l'enseigne du *Coucou*. De légères fumées montent sur la forêt. Des canards, effrayés par les roues, se sauvent de fossé en fossé. Un gamin barbouillé brandit son sabre de bois...

“ Hue donc ! Hue ! ”

Soudain Jacques sent quelque chose au cœur, — un grand coup.

Deux bras qui se tendent, des yeux qui interrogent, un petit châle qui s'agite : c'est la mère.

Par l'étroite ruelle, elle se dépêche, elle court, elle arrive.

Et alors, — sous un rayon de soleil plus lumineux que les autres, un rayon qui a éclairé les murs gris et les flaques transparentes, — Jacques lève son chapeau, Jacques l'agite brusquement, sans savoir ce qu'il fait, avec un geste d'enfant grisé de joie.

La diligence n'était pas encore arrêtée, que la vieille femme embrassait son *petit*.

V

Avez-vous remarqué une chose ?

Nous caresserons souvent un rêve, un rêve plus artistique encore que sentimental, où la fantaisie tient une large place, où l'émotion du cœur est pour un brin, où des lectures favorites font le reste. Il faut des rêves pareils, avec ce besoin du nouveau, cet appétit de variété qui est en nous, pour expliquer l'incompréhensible, tant de déceptions qu'on se crée, tant de réveils qu'on se prépare, et cela seulement par une erreur du souvenir, un mirage, une illusion d'optique. Tout enfant, je lus Jules Verne, et j'ai beaucoup cherché l'Île déserte : je crois que l'Île déserte eût perdu toutes ses charmes imaginaires, et même ses beautés réelles, si j'y avais passé même ses trois jours. Que *Robinson Crusôé* donnerait donc de la mélancolie aux gamins de douze ans, comme ils cesseraient de jalouser Vendredi, si leurs parents les laissaient libre de s'embarquer, et si quelque vague les portait, de la façon traditionnelle, sur une roche quelconque ! Mais les gamins ne prennent pas la mer, les gamins se contentent de relire le livre, et somme toute, s'ils en gardent une illusion de plus, c'est autant de gagné sur la vie.

Plus tard, à quinze ans, comme je lisais *l'Ami Fritz*, j'ai souvent rêvé de les voir, ces vieilles villes gothiques de la Forêt-Noire ou du Palatinat.

Je me les imaginais pittoresques, tortueuses, noires, ensoleillées pourtant par le sourire d'une petite Suzel ou la bonne gaieté d'un épicurien gros garçon... Eh ! bien ! voulez-vous que je vous dise ? Si jamais je les allais chercher, ces villes du songe, encore aperçues à travers des brumes roses, je crois bien que j'en reviendrais piteux. D'abord, dans la rue, je ne rencontrerais pas Suzel ; ensuite je m'apercevrais que l'ami Fritz est bien mort ; finies, les parties de bouchon, — fermée, l'auberge, — oubliées, les danses de village. — disparus, les buissons d'écrevisses, — desséché, le cerisier du père Christel ! J'ai peur de ces constatations de décès, peur de ces instants où le mirage tombe, et où l'on reste là, un peu ridicule, tout navré d'être venu si loin pour y laisser un rêve.

Voilà pourquoi, malgré les billets circulaires de la compagnie de l'Est, je n'irai pas au pays de Fritz Kobus.

Jacques, lui, était revenu dans son village.

Quel rêve il en avait fait, de ce retour ! Ce retour seul allait le rajeunir, le réchauffer, lui laver l'esprit et la conscience, lui parfumer tout l'être, lui rendre ses dix-huit ans, ses muscles neufs et ses chansons ! Et voilà que, le lendemain de l'arrivée, en ouvrant sa fenêtre comme il s'était promis de le faire, il avait vu le ciel humide et sombre. De grosses gouttes commençaient à tomber ; chaque goutte faisait un creux noir, une tache dans la poussière ; les voix d'enfants étaient endormantes à la fois et criardes. En face, quelques maisons, d'un blanc triste, avaient l'air de bâiller par les portes bées des granges. La girouette tournait comme une forcenée, les gouttes glaciales se pressaient, toute la poussière devenait de la boue. Brrr ! Et, sous sa veste d'été, Jacques eut un léger frisson.

Il referma la fenêtre, un peu pensif, maugéant contre lui-même. Pourtant elle était vieillotte, cette chambre, et jolie, avec ses parois en sapin qui sentent bon ! Il y avait toujours les deux portraits, celui de Napoléon, celui de M. Thiers, tous deux la tête nue, les épaules trop larges ; au-dessus de la porte pendait le rameau de buis. — et Jacques se sentit ému. Puis, comme son intime de la brasserie, Charles, est rédacteur de la *Lanterne*, Jacques songea, en souriant, à la *Lanterne* et au rameau de buis bénit...

“ Sapristi ! si Charles me voyait ! ”

Charles est loin, Charles ne peut rien voir, — et c'est heureux pour Charles. Songez donc ! pas plus tard que l'instant d'après, notre ami Jacques s'est arrêté, dans la chambre de maman Heurlin, devant la Vierge aux habits bleus, que la mère a mise là depuis que le père n'y est plus. Car, tout bon et brave pourtant, ce pauvre père sacrait quelquefois comme

tous les soldats, mon Dieu ! Mais enfin c'étaient des blasphèmes... Pourvu que le *petit* ne fût pas comme ça, lui !

Soit éducation, soit haine instinctive du laid, le *petit* n'a pas été comme ça. Et la mère l'en remercie presque, des larmes prêtes au coin des yeux tout en trotinant dans la salle, en bousculant les chaises, en remuant la table où fume le café au lait. Elle cherche le sucre. Mais maman Heurlin n'use pas beaucoup du sucre pour elle-même ; maman Heurlin se croit encore, ou à peu près, au temps de Napoléon Ier : on lui en avait tant parlé, de ce sucre à six francs la livre ! Le sucre est je ne sais où, dans une armoire, à la cuisine, sur une cheminée, et maman Heurlin court ça et là, s'agite, se désole, tandis que, les jambes croisées, un coude appuyé sur la table, Jacques la regarde faire.

“ Mais laisse donc, maman ! Je t'assure que je le prends sans sucre...”

— D'abord, moi, je veux que tu en mettes... Ça coûte cher, le sucre : ça doit faire du bien... Tu sais...”

Elle s'embrouille dans son discours :

“ Mais où peut-il être ? Et le café qui refroidit... Ah ! mais c'est que je deviens un peu folle... Tiens ! le voilà ! ”

Et toute triomphante, maman Heurlin apporte sa conquête : la grande caisse en fer blanc, — une ancienne boîte à biscuit, — où, cassés à coups de hache, gigantesques, monstrueux, les morceaux de sucre grimpent les uns sur les autres.

“ Tu vois, ce n'est pas coupé très droit... Mais c'est le voisin, l'épiciier... La main lui tremble, au pauvre vieux Merchet. La faute à sa femme ! Ce qu'elle lui en a fait voir bonne Vierge de douleur ! Un saint du Paradis s'y serait damné ! ”

M'est avis qu'un saint du Paradis se damnerait également, pour gourmandise majeure, s'il buvait son café comme Jacques savoure le sien. Il est bien un peu vieux, le sucre de la mère, et, malgré le pittoresque des gros morceaux, il sent un peu la soufrits ; mais il monte de la tasse une si fraîche odeur de lait savoureux, et puis la chambre a un air de douceur si familière et puis la mère raconte, bavarde, jacasse, avec tant de joie dans sa pauvre voix usée, que Jacques boit et mange délicieusement, en regardant n'importe quoi, tantôt le mur, les gravures des campagnes impériales tantôt la grande armoire au linge, tantôt la fenêtre d'où le soleil coule comme un fleuve clair.

Car le soleil est revenu, après ce commencement de pluie ; il est revenu en triomphe, plus lumineux qu'avant, plus joyeux. Le vent souffle encore par exemple, et, en prêtant l'oreille, on entendrait le bruit lointain, les sourdes plaintes, les mille échos profonds, les lamentations ou les cantiques

de la forêt quand la bise y passe. Mais un grand rayon de lumière flotte dans la salle, — et Jacques voit la mère, toute fluette, toute ridée, jaune sous sa coiffe blanche, qui le regarde en hochant la tête, avec un sourire moitié tendresse, moitié compassion.

Le sourire dure si longtemps, que Jacques finit par en être presque embarrassé.

“ A quoi penses-tu, mère ?

— Ah ! mon pauvre *petit*, comme te voilà donc blanc ! Et quand je pense qu'à ton âge il était si rouge, si fort ! ”

//, c'étais le père.

“ Oui, tu ne crois pas : tu ne l'as pas vu alors... Quand il partait à Paris, j'étais jalouse de ces belles dames... Elles n'auraient eu qu'à le trouver bien, tout de même ! ”

Ce souvenir la ragaillardit un peu, et maman Heurlin reprend sur un ton moins grave :

“ Oh ! mais, tu sais, moi aussi j'étais bien, dans le temps... A présent je suis vieille, je suis laide, je tousse... N'est-ce pas tout de même que tu me trouves bien laide ? ”

(à suivre)

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence / 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930



La Chevelure, c'est la Santé!

Le **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.

LE **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** est une lotion douce et rafraîchissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.

LE **REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE** n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire.
1533 ET 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS
— **LIBRAIRES** —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de
Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat,
Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS,
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame

MONTREAL.

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

Batisse ^{DE} LA New-York Life

MONTREAL.

Telephone Bell 1820.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500.000. - - Réserve - - \$40.000

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. R. St-Germain, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE NOTRE-DAME, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95 $\frac{1}{2}$ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE,

1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.